

FRÉDÉRIC
CHOURAKI

La Loi du plus fort

ROMAN

La Loi du plus fort

DU MÊME AUTEUR

Ces corps vides, Le Dilettante, 1999

Aux antipodes, Le Dilettante, 2001

Jacob Stein, Le Dilettante, 2002

L'Hôte, Fayard, 2007

Ginsberg et moi, Seuil, 2008

La Guerre du Kippour, Le Dilettante, 2010

Frédéric Chouraki

La Loi du plus fort

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2011*

Extrait de la publication

Crise

Il franchit le portail magnétique d'un air serein. Jette un coup d'œil furtif à l'agent de sécurité dont le visage lui évoque les gardes qui bouffonnent devant Buckingham Palace. Quand il l'entend marmonner dans son casque, son cœur se serre. L'a-t-il reconnu, lui le Scarface du Daily Monop, le *shoplifter* au cœur fragile qui, chaque midi, vient dégarnir les étalages bariolés de ce pays de cocagne de la rue des Archives? *Soyons désinvoltés, n'ayons l'air de rien.*

Samuel est pourtant un orfèvre en matière de rapine. Son pourcentage de réussite frôle le plébiscite africain. Il connaît comme personne les rouages qui régissent le vol à l'étalage. Prendre une attitude détachée. Ne surtout pas hésiter une fois la cible repérée. Travailler son agilité à s'emparer de l'objet convoité. Ne jamais lever les yeux vers les caméras de surveillance, cet œil panoptique destiné à traquer les nouveaux Dick Turpin des centres-villes. Se refuser à flancher malgré la délicieuse sensation de défaillir au moment de franchir le portique. Tempérer l'attente orgasmique du déclenchement de la sirène qui signalera son méfait et

scellera alors son humiliation devant cette faune de gays et de bobos qui se régalaient impunément d'un sandwich à la dinde ou d'un *carrot cake* au tarif prohibitif. Chaque midi, à la manière d'un héros de Maïakovski, Samuel s'offre cette séance de roulette russe. Quand vais-je sonner ? est devenu sa question existentielle de la mi-journée. Il a délibérément laissé entrouverte sa sacoche, saisi nonchalamment un éco-emballage de sandwiches œufs-cresson en triangles ainsi qu'un paquet de chips au cheddar qu'il enfourne dans le réceptacle de cuir. Fait mine d'hésiter entre deux eaux gazeuses parfumées à cinq euros pièce avant de se diriger, le pas gracile et la mine chiffonnée, vers la sortie où le colosse d'ébène ne daigne même pas le gratifier d'un regard.

Il a traversé le portique sans encombre. Une infime déception le saisit. Un peu de lui aurait aimé se faire prendre. Histoire de boire l'humiliation jusqu'à la lie. De mettre fin, qui sait, à cet engrenage qui, depuis le réveil jusqu'à la tombée de la nuit, le happe sans relâche. Il n'est d'ailleurs pas un magasin du Marais qu'il n'ait « visité », selon cet euphémisme avec lequel il décrit à ses proches ces moments d'intensité qui, de plus en plus souvent, le font basculer vers un surcroît de présence et de vie.

C'est la nécessité qui, au départ, a amené notre Oblomov à ces pratiques douteuses. Écrivain au succès confidentiel mais dilettante endurci, il était toujours, jusqu'à peu, parvenu à jongler avec les découverts, comblant ses déficits abyssaux en grugeant les Assedic puis la CAF, et, en dernier recours, en taxant ses proches qui, au fond, ne demandaient pas mieux que de sponsoriser un intello

précaire de sa trempe. La faillite de son système confortait en effet ses créanciers dans leur décision de ne pas avoir emprunté de tels chemins de traverse pour, à près de quarante ans, se retrouver, perpétuellement sur la corde raide, sans autre perspective que l'aigreur, le scorbut ou la mise à l'ombre. Mais des travaux dans son immeuble croulant du haut Marais, judicieusement acquis avant la flambée immobilière, avaient changé la donne. Il devait près de douze mille euros à son syndic en plus du remboursement et des charges. Il obtint quelques aides de la ville de Paris qu'il dépensa sur-le-champ pour visiter l'Arménie puis le Haut-Karabakh, remettant au surlendemain l'acquittement de sa dette. À son retour, il apprit qu'à la dernière assemblée générale, le syndic usurier avait, faute de paiement, proposé, sans le mettre au courant, aux autres copropriétaires la vente de son studio pour douze mille euros, soit le montant de ses créances.

C'est alors qu'habité par un absurde sentiment de revanche, il prit l'habitude de se servir gracieusement dans les enseignes. Il n'avait jamais été habitué de scrupules et, depuis tout petit, aimait la sensation ludique de la maraude. Car à ce moment, tout son corps était en alerte, ses sens en éveil. Il se sentait vivre pleinement. Puis l'excitation première laissa la place à la routine. Voler était juste devenu pratique et meilleur marché. Peu à peu, il rechignait à mettre la main au portefeuille et se contentait principalement de produits subtilisés. Cette marotte densifiait des journées oisives. Ses amis s'offusquaient de sa nouvelle « névrose » qui, par ailleurs, ne les étonnait qu'à moitié, de la part

d'un écrivain. Pour les uns, il était en mal de sujet. Pour les autres, c'était une autre preuve de son exhibitionnisme. Tous s'accordaient, de manière absurde, à stigmatiser une pratique qui, multipliée, se reflétait sur le niveau des prix. Je ne suis tout de même pas responsable de l'inflation! s'indignait-il.

Car ils sont, paraît-il, des centaines de jeunes gens de bonne famille à l'âme délicate mais à la paresse chronique à défier, chaque jour, les cerbères à l'oreillette pour un rab de luxe ou de protéines. Ils hantent, comme des spectres avides, les épiceries fines et les magasins de décoration pour s'offrir un peu de beauté. Ces jeunes déclassés évanescents ne se contentent pas de produits de première nécessité. Une fois instillée dans leur organisme la dopamine de la fauche, ils s'attaquent à des objets futiles qui leur rappellent leur ancien statut de dandys, délestés depuis la crise de leur pouvoir d'achat mais pas de leur arrogance. Car, contrairement à son ami Arsène, néo-lumpenprolétaire, intermissent dans l'âme, Samuel avait, avant sa débâcle, connu quelques années fastes pendant lesquelles il s'était outrageusement occupé de lui et de son bien-être. Être privé de la jouissance matérielle après en avoir abusé constituait à ses yeux le summum de la cruauté.

Il est rare, cependant, qu'une fois rentrés dans leur tanière, ces nostalgiques de leur âge d'or daignent jeter un regard au produit de leurs larcins. En parfaits esthètes, ils ont surtout été sensibles à la beauté du geste, à cette manière spontanée de défier l'autorité, se rêvant à présent anarchistes improvisés et radicaux de salon. Les plus érudits s'appuient sur leur

lecture souvent bâclée de *L'Insurrection qui vient* et de la revue *Tiqqun* qui confère, croient-ils, à leur syndrome un substrat théorique. Ainsi, à leurs yeux dessillés, ils ne sont plus de vulgaires voleurs à la tire mais les membres d'une confrérie éclatée, d'une diaspora de Robin des bois qui, dans le cœur vibrant des grandes villes, préparent, à leur humble mesure, la déliquescence de l'Empire tentaculaire.

Leur bonne gueule les immunise d'ordinaire des conséquences logiques de leurs actes délictueux. Voilà quelques semaines, Samuel avait pourtant senti souffler le vent du boulet. Il avait volé une demi-douzaine de bougies parfumées dans un magasin en vue de la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie où il avait ses habitudes. Son réduit ressemblait d'ailleurs de plus en plus à une succursale de cette célèbre enseigne qui fait le bonheur des pédés argentés. Au cours des derniers mois, il leur avait ainsi subtilisé des coussins aux imprimés new-yorkais, des radios vintage, des réveils fantaisie, un service à thé complet au kitsch irrésistible. Il ne se méfiait plus, se comportant comme dans une société rêvée où il suffit de se baisser pour ramasser ce qui nous plaît. Il allait franchir le portail avec dans sa fameuse sacoche une grappe de bougies parfumées à la figue à quarante euros pièce dont il avait négligemment ôté le code-barres quand une main surgit du néant pour agripper son épaule et l'immobiliser sur le canapé néogothique qui trônait près de l'entrée. Ne bougez pas, gueula une voix hostile. Quand il se retourna, il aperçut un chauve patibulaire dont les lèvres bleues écumaient de rage.

Plus un geste!!! tonnait l'agresseur en dégainant son

portable. Il appelait le commissariat du IV^e. Samuel s'entendait qualifier de délinquant, lui l'écrivain surdiplômé féru de Wittgenstein et de Max Stirner. Il resta, tétanisé, l'épaule endolorie, sur son canapé néogothique, en attendant sagement son châtement. Le responsable ne cessait de le foudroyer de son regard de commerçant outragé. Pourquoi? grogna-t-il après deux minutes de silence poisseux. Euh..., balbutia Samuel, pour la première fois à court d'arguments. Il avait face à lui un mur d'indignation vertueuse. Il trouva toutefois la force de lâcher: C'est la première fois. Le chauve éclata alors d'un rire inquiétant. Pas de blabla, mon jeune ami... Mais..., tenta Samuel. Il n'y a pas de mais, ricana le gérant de manière hermétique. Vous êtes sur tous nos films de surveillance. Et de lui égrener, sans une erreur, la somme impressionnante de ses larcins. Samuel était fait. À cent euros le coussin fantaisie, il allait certainement plonger. Il connaissait par cœur les règles codifiées de la fauche. Et il jouait désormais dans la catégorie des récidivistes.

Peu à peu, il sentit pourtant un infime changement dans la balance du pouvoir. Malgré son aphasie, son charme de gamin apeuré continuait à agir. Il ourla ses lèvres pleines, baissa les yeux, se lança: Je vais être honnête avec vous. Depuis quelques mois, je suis dans une situation très difficile. J'écris, mais ça ne me rapporte que des clous. J'ai essayé de m'en sortir mais ça devient trop dur. Il faut bien manger... Un croassement déplaisant interrompit l'émouvante litanie. Et vous comptez les manger, les bougies? Non, évidemment. Le petit entrepreneur continuait à le

pilonner. Alors pourquoi? Pourquoi chez moi? Vous n'imaginez pas à quel point c'est difficile pour nous. On fait ce business avec notre âme, voyez-vous. Malheureusement, on ne compte pas le nombre de types de votre genre qui nous mettent au bord de la banqueroute. Il vous arrive de penser à nous? Non, j'avoue... Samuel fut certainement sauvé par ce cri du cœur. Et puis pourquoi ne pas sévir chez notre concurrent d'en face? poursuivait l'inquisiteur. Parce que c'est mieux ici, murmura Samuel avec cette suavité qui savait trouver le cœur des gays du Marais. Parce que ça me rappelle mon ancien statut, le temps où j'avais de l'argent, où je pouvais assouvir mon goût pour la beauté...

Il était crédible. Flanqué par mesure de sécurité d'un de ses vendeurs au sourire immaculé, le chauve proposa à Samuel de se rendre chez lui pour récupérer les objets volés. Quand son portable sonna, l'informant de l'arrivée dans son magasin des flics du IV^e, il expliqua que l'affaire s'était arrangée. À l'amiable. Samuel n'en croyait pas ses oreilles. Il remercia silencieusement le dieu des Hébreux de l'avoir, une nouvelle fois, sorti de cette ornière. Dans sa disgrâce, il semblait qu'un démiurge malicieux limitât les dégâts.

Son vent mauvais avait tourné. Le trajet se déroula dans un silence plein de promesses. Passé la première gêne de se voir confinés dans ce petit espace presque entièrement dédié à la gloire de leur magasin, l'ambiance se détendit. Samuel était sur son territoire. Il leur proposa un thé (lui aussi volé chez Mariage Frères) qu'il servit dans une théière Bodum (subtilisée dans un Starbucks du boulevard Sébastopol). Il leur passa un CD de Belle and Sebastian

« emprunté » au Virgin des Champs. Samuel leur parla de son métier d'écrivain. Ce statut les impressionnait malgré son peu de gratification financière. Samuel était déjà au fait de cette ambivalence qui voit des béotiens porter au pinacle des crève-la-faim sous prétexte qu'ils sont diffusés à la Fnac. Chacun sentit, après la deuxième tasse de thé de Noël, sourdre un désir plus que hors sujet dans ces circonstances. Pour évacuer cette lubricité déplacée, les deux invités quittèrent à grand-peine le nid douillet en s'excusant presque du dérangement, offrant, en échange de ce thé délicatement parfumé, l'intégralité des bougies qui avaient pourtant constitué le nerf de la guerre. Pour le prix de leur clémence, Samuel leur donna à chacun un exemplaire de son dernier roman avec une dédicace appropriée : « Que notre nouvelle amitié ne parte pas en fumée. À vous, éternellement redevable. Samuel Eisenberg. »

Cet épisode eut pour Samuel valeur d'électrochoc. S'il ne renonça pas entièrement à la fauche, il se décida néanmoins à changer son braquet. Il lui fallait renouer avec le fil perdu de son existence passée où, avant d'avoir bifurqué vers le roman et épuisé sa jeunesse aux quatre coins du globe, il se sentait promis à un avenir glorieux. Le lendemain matin, il eut un véritable satori. Il lui fallait un emploi salarié. Cela ne lui était pas arrivé depuis des années, en dehors de quelques boulots alimentaires dans des centres d'appels qu'il accomplissait de manière flegmatique. Il n'était peut-être pas trop tard pour rallier le train de ses contemporains. Par l'intermédiaire de son amie Ester, qui avait décidé de

prendre son destin en main, il trouva un poste d'assistant manager commercial chez Jonas Wolf Communications, la régie publicitaire française du premier groupe de médias indiens, Guru Times.

Premier rendez-vous inquiet dans un bureau exigü de la Défense, côté Courbevoie. Jonas Wolf l'avait reçu en short de tennis Fred Perry et polo assorti maculé de sueur. Samuel aurait dû y déceler les premiers signes du désastre. Du haut de ses deux mètres, Wolf avait toisé, soupçonneux, son costume gris perle qui lui collait aux aisselles à cause de la chaleur aoûtienne. De prime abord, il l'avait trouvé émouvant, brouillon, légèrement désaxé. Il passait d'un sujet à l'autre, s'attardant surtout sur son dernier roman.

— Je vous ai googlé, fut son premier croisement. C'est dingue le nombre de liens que vous avez.

Effectivement. Il dut, malgré sa position délicate de postulant, le recadrer. Il semblait ne vouloir parler que littérature. Tout le reste lui semblait futilité.

— Mais vous n'arrivez pas à vivre de votre plume ?

— Non, la preuve.

— Mais Marc Levy ?

— La face émergée de l'iceberg.

Jonas Wolf avait des yeux entièrement transparents. Leur vacuité couleur de lagon le déstabilisa d'emblée. Ils n'exprimaient rien, hormis une certaine forme de cruauté nonchalante. Samuel lui trouvait de faux airs d'Art Garfunkel, le front haut, la tignasse blonde, une certaine mollesse sémitique. La veille, Ester lui avait expliqué la genèse du

personnage : moitié luthérien danois, l'autre descendant de rabbin lituanien. Aujourd'hui, néolibéral forcené fasciné par le modèle américain et décidé coûte que coûte à faire avant peu partie des personnalités les plus riches célébrées chaque année par le *Financial Times*. Malgré sa bonne volonté, Samuel doutait fortement de leur compatibilité et, à ce stade, donnait peu cher de leur idylle professionnelle.

Le Lien

Freddy Costume commande une autre pression à la serveuse impavide du Café Léonard. Je bois beaucoup trop, songe-t-il en observant la foule de trentenaires branchés qui défilent sur le *paseo* de la place des Arts-et-Métiers. Il sait qu'il est en avance, que Samuel quitte sa geôle de la Défense chaque soir un peu plus tard. Son temps s'est soudain densifié alors que le sien se dilate de manière quasi absurde depuis son litige avec la société multinationale qui l'emploie. Il lui semble reconnaître son ami de fraîche date dans chaque visage un peu racé et barbu qui se hâte vers la République. La faute à la solitude, à l'alcool, à un désir mal formulé. Il tripote par automatisme son BlackBerry, consulte sa boîte mail pour la dixième fois dans l'heure. La serveuse lui apporte une nouvelle assiette de chips. Son addiction en fait un bon client pour la direction de ce café de quartier qui sait flairer les pigeons esseulés.

C'est sur cette terrasse ombragée qu'ils se sont rencontrés il y a tout juste une semaine. Il avait tressailli quand ce jeune homme accort avait investi le siège à côté du sien. Il

n'avait osé le regarder, préférant s'imaginer le physique correspondant à ces ondes avantageuses. La tension émanant de ce corps inquiet l'avait toutefois empêché de terminer ses diagrammes.

Il prépare sa reconversion avec pour projet une start-up de développement personnel au travail. À terme, il espère devenir consultant *free lance* pour de grandes entreprises. Les aiguiller sur le chemin de l'Harmonie. Apaiser les tensions, niveler les hiérarchies, proposer un schéma de fraternité professionnelle. Son psy lui a fait comprendre que son projet n'était pas viable. Le monde de l'entreprise est par essence anxigène, darwinien, mortifère. C'est sa raison d'être, assénait-il. Freddy s'en moque. Il estime que son analyste a des tendances destructrices, qu'il est jaloux de lui, de sa pureté conservée, malgré les accrocs et les chaos qui ont émaillé sa jeune existence. Au cours de leur séance hebdomadaire, il l'exhorte à quitter ce statut d'enfant, à basculer du côté du monde réel qui, dans sa vision du monde, rime avec âpreté et déchirures. Il faut passer le cap, martèle-t-il comme si son analysant était un grand navigateur à la recherche des îles Vierges. Il résiste. Il ne veut plus croire qu'en la bonté. Même s'ils paraissent tous se liguer pour lui faire mordre la poussière, il refuse de s'abandonner au cynisme en vogue. Il se sait contradictoire. Ce qui l'attira d'emblée chez Samuel était justement ce détachement confinant à la cruauté qu'il lisait dans ses yeux froids et ses commissures dédaigneuses.

Il avait sursauté quand son voisin lui avait demandé, avec une expression de panique feinte, s'il connaissait un

retoucheur. Quelle drôle d'entrée en matière pour ce *love at first sight* tant espéré!

— Je ne crois pas. J'habite depuis peu de temps dans le quartier.

— Vous êtes canadien ?

— Ça s'entend autant que ça ?

— On n'entend que ça. Quand vous parlez, on se croirait dans une scène comique du *Déclin de l'Empire américain*.

— Merci. Il est presque vingt heures. À mon sens, il faudra attendre demain.

— Dans ce cas, je suis dans la merde.

— Racontez-moi. Je suis sûr que je peux vous aider.

— Je démarre un taf infect de commercial. J'ai mon premier rencard demain, avec le service com de l'EBS...

— C'est-à-dire ?

— European Business School. Une école de commerce pourrie mais blindée de thunes à qui je dois essayer de vendre des espaces publicitaires pour un supplément indien.

— Mazette!

— Je vous le fais pas dire! Et l'autre connard de Jonas Wolf, il va pas me louper.

— Jonas Wolf?

— C'est mon boss. Pol Pot, à côté...

— Vous ne devriez pas stresser autant. C'est mauvais pour votre biorythme.

— Comme si je pouvais faire autrement! Il me fout une pression de dingue. J'ai l'impression de faire un stage au Goulag.

— Vous les Français, vous en faites toujours trop! Vous

êtes prêts à déformer la réalité pour le plaisir d'un bon mot.

Samuel avait regardé franchement, pour la première fois, son compagnon de terrasse. Un vrai *freak*. Poupin, légèrement anachronique avec ses grands yeux bleus de dessin animé, ses fossettes d'enfant de chœur et sa casquette de base-ball. Un gamin dans un costume trop large de fonctionnaire des postes qui semblait égaré d'un jardin d'enfants ou d'un asile d'aliénés. Il remisa dans son subconscient l'idée incongrue qui lui traversa soudain l'esprit.

— Nous sommes encore jeunes. On se tutoie? chantonnait le jeune homme.

— Pourquoi pas?

— Tu as déjà le costume?

— Oui, deux! Qui m'ont coûté un bras, rue de Turenne. Mais je n'ai pas encore eu le temps de faire les ourlets. Je pars au petit matin avec les manœuvres sénégalais et je rentre sur les rotules avec les directeurs financiers. Je pensais régler tout ça ce week-end. Il m'a dégoté ce rendez-vous au dernier moment. Histoire de tester mes «aptitudes commerciales», comme il dit. Putain, c'est pas croyable, je vais déjà me faire virer!

— *Calm down*. Moi, c'est Freddy.

— Samuel Eisenberg.

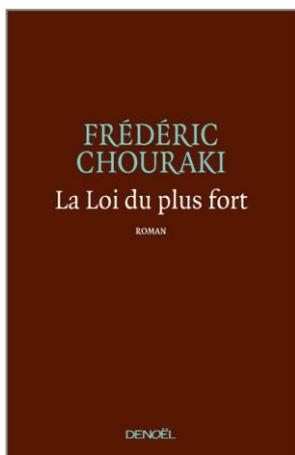
Le Canadien frissonna au contact de leurs deux paumes. Il éprouvait de l'empathie pour ce corsaire en mal d'ourlets.

— Je t'offre une bière?

— De toute façon, je n'ai plus le choix maintenant.

— Que tu crois...

Virginie Despentes. Mais elles ont conscience qu'il s'agit là d'une relation temporaire, d'une phase de transition. Preuve de sa bonne santé psychique, elle s'est mise en disponibilité du magazine. Elle se contente désormais d'une chronique subjective et égocentrée où elle fait part à des lectrices de plus en plus nombreuses de ses différents états d'âme. Jarl s'est ainsi découvert, particulièrement assaisonné, dans l'une d'elles, éminemment bergmanienne et intitulée « L'Heure du loup ». Il y apparaît sous les traits d'un rôdeur particulièrement abject. L'important courrier des lecteurs qui suit cette colonne se fait l'écho de situations analogues qui mettent du baume au cœur de la journaliste exilée. Étrangement, depuis sa réclusion sur son île de la Baltique, elle ne s'est jamais sentie aussi comprise, entourée. Il semblerait qu'elle soit enfin parvenue à médianiser son malaise. La nuit, alors que, près du sien, le corps chaud d'Anna sombre dans un sommeil voluptueux, elle songe à Samuel, à sa mauvaise foi, à son charme insidieux de dybbouk. La pensée qu'elle l'aime la rassérène. Elle s'endort à son tour et verse dans des rêveries épiques exacerbées par le vent du nord.



La Loi du plus fort

Frédéric Chouraki

Cette édition électronique du livre
La Loi du plus fort de Frédéric Chouraki
a été réalisée le 07 juillet 2011
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
imprimé par Floch
(ISBN : 9782207111758 – Numéro d'édition : 184087).
Code Sodis : N49452 - ISBN : 9782207111772
Numéro d'édition : 232624